

Première Année.

Prix : 10 centimes.

Numéro 7

L'ENTR'ACTE PÉRIGOURDIN

JOURNAL HUMORISTIQUE BI-MENSUEL

LITTÉRATURE, ARTS, THÉÂTRE, COMMERCE, INDUSTRIE.

ABONNEMENTS :

Un an. Six mois.
3^r 1^r 75

INSERTIONS :

Annonces... 75^e la ligne.
Réclames... 1^r —

(Les Manuscrits non insérés ne seront pas rendus).

92-801



L'ENTR'ACTE PÉRIGOURDIN.

Périgueux, le 23 mai 1886.

MONSIEUR NÉNY.

Ce moment où l'on inaugure
Le Jardin d'Été transformé,
Quand le programme nous assure
Que le publ'c sera charmé ;

Quand chacun de nous se prépare
A juger la troupe Donchet,
Et que Douce, sans crier : Gare !
Donne son premier coup d'archet ;

Artiste fidèle à sa tâche,
Sem prestement nous a fourni,
Sans redouter qu'il ne se fâche,
Le portrait de l'ami Nény.

C'est bien la figure avenante
Du chef de l'établissement
Dont à Périgueux chacun vante
Le succès mérité, vraiment !

Si, sur sa face rubiconde,
Rayonne le contentement,
C'est que la clientèle abonde
Dans son bel établissement.

Lorsque, quittant la promenade,
Vous rentrez au Jardin d'Été,
Demandez bière ou limonade,
Sans crainte d'être rebuté.

Le patron, toujours fort aimable,
Sait, avec un art infini,
Vous assurer le confortable,
Car il n'a jamais dit : Nenni !

ZIG.

CAUSERIE.

LE LIMONADIER MÉLOMANE.

La pluie et la maussaderie qu'elle engendre ne durent jamais qu'un temps ! Voici, en effet, venir le printemps et avec lui les harmonieux concerts du rossignol et de la fauvette. C'est l'époque où tout se réveille et frissonne dans la nature, où la sève, plus abondante, coule à pleins bords dans les vertes ramures ; où le cœur est agité d'ardents désirs, assoiffé de baisers sans fin, où tout renaît et s'agit, où les matinées sont pleines de gazouillements joyeux, où les nuits s'écoulent, calmes et parfumées, sous les regards amis de la blonde Phébé.

C'est aussi l'époque où, pour faire concurrence à tous les chanteurs ailés de nos jardins et de nos bosquets, le Café-Concert rouvre ses portes et remet à neuf ses joyeux flonflons. C'est l'époque où, tous les soirs, pendant quatre mois de l'année, tout en humant un verre de la boisson chère à Gambrinus, les amants de la divine Euterpe peuvent, à peu de frais, satisfaire leurs aspirations musicales.

Et ils sont nombreux, à Périgueux, les amants de cette muse de la musique ! La place qui m'est dévolue dans l'*Entr'acte* est malheureusement trop restreinte pour pouvoir, même en un rapide kaléidoscope, faire passer sous vos yeux les portraits de tous nos virtuoses périgourdins, auxquels les modestes tréteaux du Café-Concert ont servi d'antichambre au temple de la Gloire.

Aussi, pour ne froisser aucune susceptibilité (et vous savez que de toutes les susceptibilités, celle des artistes dramatiques, lyriques ou autres est la plus chatouilleuse), pour ne point faire de jaloux, j'aime mieux ne pas m'occuper des artistes, et vous présenter seulement celui qui, à Périgueux, leur sert

de père.... à un point de vue purement putatif, bien entendu : j'ai nommé le directeur du Grand Café de Paris, l'aimable et jovial M. Nény.

Comme autrefois le grand Côme de Médicis, au temps de la Renaissance, comme de nos jours l'illustre Brébant qui, en servant, le plus souvent à l'œil, aux nombreux littérateurs qui pullulent sur l'asphalte parisien, de succulents beefsteaks et du *Château-Lafitte* de derrière les fagots, a mérité d'être appelé le « restaurateur des belles-lettres », M. Nény, depuis son arrivée à Périgueux, a consacré toute son activité et tous ses soins à faire du coquet jardin d'été qui dépend de son établissement, un centre de réunion où la meilleure Société pût venir sans s'exposer à aucune mésaventure. S'il n'a pas été le créateur de ce rendez-vous artistique, il lui a, du moins, depuis deux ou trois ans, infusé une vie nouvelle et a apporté à ce coin de Périgueux des perfectionnements si considérables, qu'il a pour ainsi dire transformé la chose de fond en comble.

Et tout cela, sans bruit, sans tapage, même avec une peur inouïe de la moindre réclame. Aussi suis-je persuadé d'être absolument désagréable à notre homme, en appuyant un peu sur la chanterelle, et en soulignant, plus qu'il ne désireraient, les nombreux embellissements dont il est l'auteur responsable.

Je pourrais, tout comme un autre, me lancer dans des descriptions sans fin et piller sans vergogne tout le trésor de qualificatifs louangeux que renferment les lettres de M^{me} de Sévigné ; je pourrais me figurer un moment que, par l'effet d'une métémpsyose instantanée, le grand consul Duilius et le directeur du Café de Paris ne sont qu'une seule et même personne, et me transformer, à mon tour, en joueur de flûte chargé de célébrer la gloire immense

Du grand limonadier Nény !

Mais, je vous le répète, je connais mon homme sur le bout du doigt : la violette et lui sont frère et sœur pour la modestie ; et puis, si, par aventure, il éprouvait le besoin de me remercier, il se croirait obligé de joindre à ses remerciements l'offre d'un nombre quelconque de bocks ; or, mon estomac ne digère que difficilement cette mixture de houblon, et je serais dans la pénible nécessité de refuser, nouveau Cimon, ces présents de l'Artaxercès périgourdin.

Toutefois, dût l'horreur native de notre homme pour les coups de grosse caisse se manifester d'une façon désagréable pour moi, je ne pouvais laisser passer l'ouverture du Café-Concert sans vous dire un mot de celui qui tient les rênes de cette fabrique de croches, de soupirs ou de points d'orgue, et sous le regard olympien duquel vont éclore et naître à la vie périgourdine quelques-uns de ces refrains délicieusement idiots que le public fredonne pendant de longs mois, et dont la vogue est finalement consacrée par les gens impariaux qui écrivent l'histoire... sous forme de revues de fin d'année.

Grâce à ses aptitudes spéciales pour la musique, grâce à son entente consommée de la romance et de la chansonnette, grâce surtout aux sacrifices de toutes sortes qu'il a su s'imposer pour faire du Jardin d'Été de Périgueux un des modèles du genre, le gros et jovial M. Nény méritera de

porter, dans l'histoire locale, le titre de « restaurateur de l'art ». (Messieurs les compositeurs sont priés de ne pas me faire écrire *lard*.)

Pouvait-il, d'ailleurs, en être autrement ? C'était comme une prédestination : car un limonadier aussi bécarré que le directeur du Café de Paris, était seul capable de donner le *bonton* à son coquet établissement.

JEHAN DES BARRIS.



HISTOIRES ET CONTES PÉRIGOURDINS

LE MARIAGE D'HECTOR.

— Qu'est-ce que tu m'apprends-là !.... Hector est marié ?

— On voit bien que tu reviens d'un voyage au long cours. Hector a épousé, il y a environ un an, M^{me} M..., qui lui a apporté douze mille livres de rente, et, s'il faut l'en croire, « sa femme est un ange. » En résumé, notre ami jouit d'un bonheur parfait.

— Quel est l'agent matrimonial qui lui découvrit cette perle ?

— Il la découvrit lui-même, et je te ferai probablement sourire en ajoutant que notre ami Hector a trouvé sa femme dans la rivière.

— L'eau m'en vient à la bouche. Contem-moi cela ?

— Tu n'ignores pas que ton oncle, l'excellent docteur ***, est un chaud partisan de l'hydrothérapie, notamment des douches de Barnabé, que chaque année il se fait un devoir de recommander à la plupart de ses clients et clientes ; mais parions que le bon docteur ne se doute guère qu'en conseillant les bains de rivière à M^{me} M..., il lui facilitera un mariage où elle a trouvé le bonheur.

— Je ne vois pas le rapport qui peut exister entre les bains de Barnabé et le mariage d'Hector.

— Attends un peu et écoute les curieux détails qui m'ont été fournis à ce sujet :

« Au mois de juin dernier, près des arches du moulin de Barnabé, tu aurais pu voir deux baigneuses, dont la timidité et l'effroi dénotait des débutantes. Paralysées par les froides caresses de l'eau, qui leur montait tout au plus à la ceinture, les deux femmes restaient immobiles, n'osant plus ni avancer ni reculer. Survint un charmant jeune homme qui, avec toute la grâce dont le rendait susceptible son costume de baigneur, tendit la main à M^{me} M... et lui offrit de l'aider à gagner la vanne, où l'eau rapide et bouillonnante est vraiment salutaire.

» La fillette regarda la maman qui, à son tour, dévisagea le jeune homme. La mise de celui-ci laissait peut-être à désirer — il n'avait qu'un simple caleçon ! — mais la figure était loyale et honnête, le regard franc et bon. M^{me} veuve M... fit signe qu'elle consentait, et, avec des attentions et des soins réellement paternels, le bel Hector — tu as déjà, sans doute, deviné notre ami ? — conduisit la jeune fille au plus fort du courant, où, tout en se cramponnant à son compagnon, elle put prendre un excellent bain. Un quart d'heure après, M^{me} M..., toute rouge et tout émue, rejoignit sa mère, sous la conduite de son cavalier, qui salua comme il l'aurait fait dans un salon en ramenant sa danseuse, et s'éloigna... à la nage !

» Le lendemain, cette petite scène se renouvela, et les jours suivants également. Hector était toujours là au moment youlu, et M^{me} M..., qui sans doute avait pris ses renseignements, paraissait toute fière de confier sa fille aux bons soins d'un aussi brave garçon. La santé de M^{me} M... paraissait se ressentir de ces bains de rivière, et l'excellent docteur en était très fier : « L'hydrothérapie, il n'y a que ça ! » répétait-il tout triomphant, en voyant de fraîches couleurs renaitre sur la figure de sa cliente.

» N'est-ce pas Georges Sand qui a dit que presque tous les romans d'amour commençaient par un serrrement de main ? M^{me} M... ne pouvait pourtant pas se formaliser de ce que son baigneur lui pressait la main et

L'ENTR'ACTE PÉRIGOURDIN.

même la taille au moment où le courant allait l'emporter, et puis, faut-il le dire ? elle savait gré à ce bon jeune homme de venir ainsi, chaque après-midi, l'aider à prendre son bain. Elle fut donc enchantée le jour où elle entendit sa mère inviter l'amie Hector à dîner pour le lendemain. Le madré galant s'empressa d'accepter, et, après ce dîner, les visites et les entrevues se succéderont si rapidement, que personne ne fut surpris en apprenant que le mariage d'Hector et de M^e M... aurait lieu très prochainement à St-Front. »

— Des feux qui s'allument dans l'eau ! Voilà un effet imprévu de l'hydrothérapie... Mais, pardon ! tu m'as dit qu'Hector jouissait d'un bonheur parfait. Son ménage est pourtant compliqué de la belle-mère.

— Notre ami a toutes les veines ! M^e M... est morte il y a six mois.

— Ah ! tu m'en diras tant !

Paul LEBRETON.



NOCTURNE.

*Aux détours des carrefours sombres,
Les pochards, exténués, fourbus,
Rendent à la faveur des ombres
Les nombreux litres qu'ils ont bus.*

*Faisant leur ronde indispensable,
Qu'écaille un vacillant falot,
Les cureurs de boîtes à sable
Travaillent ferme. Triste lot !*

*Et, sur la route solitaire,
Passent des chars mystérieux,
Laissons flotter dans l'atmosphère
Mille parfums fallacieux !*

*Tourtant, à cette heure insolite
Que notre plume vous dépeint,
On peut voir K..., gagnant son gîte :
Il vient de « poser un lapin ! »*

ZIG.



Peintures en prose.

LA SAINT-MÉMOIRE.

Vous souvenez-vous de la Saint-Mémoire d'autrefois ? Quelles fêtes, mes amis, et comme on s'y préparait ! Tout bon Périgourdin était à son poste, je vous dire à Périgueux, ce jour-là ; même on cite deux voyageurs, je les pourrais nommer, qui revinrent de Naples tout exprès pour prendre leur part des réjouissances. Aujourd'hui, c'est à peine si l'on vient de St-As-tier. Le patriotisme s'en va !

D'ailleurs, est-ce bien encore la Saint-Mémoire ? Où est la tentation de saint Antoine ? J'ai beau chercher, je ne vois que femmes colosses, somnambules extra-lucides, lapins savants ou aveugles de sabres.

Grand saint qui charmiez mon enfance qu'êtes-vous devenu ? Et moi, son compagnon, le feu du grand diable d'enfer, qui te menaçais si souvent, a-t-il fini par te dévorer, ou bien, *immane scelus ! es-tu tombé prosaïquement sous le fer d'un bouchet ?*

La Saint-Mémoire naïve et simple du temps jadis s'est mise à la mode du jour : elle a endossé cravate blanche et habit noir, et ses vieux amis ne la reconnaissent plus !

J'ai pourtant revu, il y a peu d'années, la Tentation de saint Antoine. Hélas ! trois fois hélas ! saint Antoine aussi avait suivi le mouvement : il était devenu gommeux !

**

Avez-vous remarqué que le saltimbanque tend à disparaître ? C'est la réflexion que je me faisais l'an dernier, en flânant à travers la foire. Partout, sur les tréteaux, on voyait des messieurs élégants, bien disants, avec chaîne d'or sur le ventre et bagues à tous les doigts. Mais de boniment, pas une bribe !

Plus de boniment ! c'est-à-dire plus de ces fantaisies abracadabrant qui vous clouaient sur place, oïl hébété, bouche bée ; plus de Paillasse ; plus de parade. Aujourd'hui le tréteau est digne, sérieux et la réclame s'y fait avec des mots de dictionnaire ! Navrant, vous dis-je.

Bettinet et Passelacet ont emporté le secret de leur éloquence devant l'Eternel. Le saltimbanque se meurt, le saltimbanque est mort. La politique a tout absorbé ! C'est pourquoi je vois sans enthousiasme revenir la Saint-Mémoire.

FANTASIO.



LES RÉVÉLATIONS DE M^e CÉLESTE.

Il y avait une fois, à Périgueux, une demoiselle affligée d'une bien vilaine figure.

— Une Périgourdine laide ! qu'est-ce que vous nous dites là ? me ferez-vous.

— Ah ! mais, attendez, je parle d'il y a 30 ans. Aujourd'hui, c'est bien différent : toutes jolies, les Périgourdines ! toutes plus jolies les unes que les autres !

Cette demoiselle au bien vilain visage s'appelait Céleste, comme par une amère dérision du sort, et pas un garçon n'en voulait.

Je me trompe, Fumadière devait être un jour le mari de M^e Céleste.

— Qu'est-ce que c'était donc que ce Fumadière ? me demanderez-vous. Je vais vous le dire. Fumadière était un honnête garçon cherchant femme depuis 17 ans déjà et paraissant menacé, à son grand dépôt, de subir le sort de M^e Céleste, de mourir dans le célibat.

Pourquoi ces deux infortunés, si bien faits pour s'entendre, ne se mariaient-ils pas ? observera-t-on. En voici la raison : Fumadière et M^e Céleste ne se savaient pas seulement au monde ; celle-ci ne sortait guère que pour aller à Saint-Front, et Fumadière, ne mettant jamais les pieds à l'église, n'avait pas eu l'occasion de la rencontrer. S'il ne mettait jamais les pieds à l'église, Fumadière, ce n'est pas qu'il fut athée ou libre-penseur ; non, Fumadière était tout honnêtement chauve, et si chauve, si chauve, que bien certainement si Fumadière s'était décoiffé dans notre vaste basilique, bien sûr il en serait sorti le plus enrhumé de tous les hommes.

Donc Fumadière ne mettait pas les pieds dans Saint-Front par crainte de s'enrhumer, et voilà comment il se faisait que M^e Céleste lui était inconnue et que par conséquent il n'avait pu la demander en mariage, deux conditions connexes qui auraient eu un résultat différent, dans le cas contraire.

Mais un jour M^e Céleste était allée aux provisions sur la Clautre, contrairement à ses habitudes ; Fumadière la vit, et, se trouvant pour la première fois devant un parti inconnu et non encore recherché, il s'empressa de s'informer, puis de se poser en prétendu.

Avec les mêmes idées et la même situation, nos deux personnages devaient facilement tomber d'accord, c'est ce qui arriva. Sans doute ils furent peu enchantés l'un de l'autre : si elle n'était pas belle, Fumadière, de son côté, était loin d'être un Adonis ; mais ils se gardèrent bien de renoncer à s'entendre.

Ce qu'il y avait de drôle, c'est que cette fille si laide avait des prétentions :

— Vous savez, monsieur Fumadière, lui dit-elle le lendemain du jour où il s'était déclaré, je consens à vous accorder ma main, mais à une condition : je veux être aimée pour moi-même.... Pour moi-même ! entendez-vous ? reprit-elle en appuyant sur les derniers mots.

Peste ! comme elle y va ! pensa Fumadière.

Et il avait raison. Être aimé pour soi-même était une trouvaille encore fraîche il y a 30 ans, mais elle n'en était pas moins fort surprenante dans une pareille bouche. Toutefois, le mot était à la mode, toutes les demoiselles voulaient être aimées pour elles-mêmes, c'est-à-dire pour leurs qualités personnelles, pour leur beauté et leur esprit, non pour leur dot.

Fumadière courba le front sous la condition et se disposa à obéir le mieux qu'il lui serait possible. Il se trouvait même heureux de son sort ; mais il avait beau se rejouir d'avoir enfin trouvé une femme, il ne pouvait se faire au visage de M^e Céleste. Aussi, pendant qu'il lui faisait la cour, il imaginait toutes sortes de stratagèmes pour épargner à ses yeux la peine de la regarder. C'est ainsi qu'on eût pu le voir cligner des yeux comme un chat qui médite,

les promener tout autour de lui ou bien les fixer au plafond. C'était au milieu de l'hiver qu'il avait fait la connaissance de sa future : il jugea que vue à la bougie elle devait être moins laide que le jour... il ne lui faisait ses visites que le soir. Sous prétexte de mal à la vue, il venait quelquefois le nez chargé de lunettes à verres fumés ; il lui arriva d'éteindre la lumière quand il crut pouvoir le faire sans qu'on s'en aperçût. Mais M^e Céleste, plus fine que Fumadière ne le pensait, lui disait alors :

— Vous avez soufflé sur la bougie, monsieur Fumadière.

— Oh ! quelle supposition, mademoiselle !... C'est un courant d'air qui a fait le coup... Moi souffler, jamais !... Mais à quoi bon une bougie allumée, nous nous trouvons si bien comme ça, dans l'obscurité... C'est charmant, l'obscurité... avec une femme... avec une jolie femme... ajoutait-il avec des hypocrisies de chatte.

— Ah ! monsieur Fumadière, vous aimez l'obscurité ! Parions que je devine ? C'est pour épargner à vos yeux le spectacle de ma laideur. Avouez que vous me trouvez laide ?

— Moi.... vous trouver laide, mademoiselle, j'en suis incapable !...

Alors notre héroïne, qui, si elle était laide, n'était du moins pas bête et devinait sans peine le mobile des petits calculs de son futur, se mettait à sourire en rallumant sa bougie, et elle ajoutait ensuite malicieusement, pour se venger :

— Mais, monsieur Fumadière, j'ai remarqué que vous ne vous décoiffez jamais. Pourquoi ?

— Mademoiselle, je vais vous dire : je crains les rhumes de cerveau, ils me tombent immédiatement sur la poitrine et....

— Ah ! je croyais que c'est parce que vous êtes chauve ?...

— Chauve ! Moi ? Je voudrais bien voir ça ! Chauve ! comme vous y allez !

Quoi qu'il en soit, Fumadière, partagé entre des sentiments très divers où l'horreur du laid avait une trop grande place, tenait bon malgré cela, et, tout en redoutant de ne jamais aimer sa future, était pourtant certain d'arriver à ce désideratum de tout mari bien pensant, rendre heureuse celle qu'il a épousée.... L'heureux mortel ! Il ne se doutait pas qu'il serait un jour amoureux de sa femme. On ne se doute jamais de tout.

Voici la chose. M^e Céleste possédait des avantages qu'on ne lui aurait jamais soupçonnés. Sa couturière prétendait qu'elle était faite au tour, et néanmoins ses robes, sur ses ordres, avaient été toujours, jusque-là, façonnées de manière à laisser dans l'ombre ses perfections physiques. Pourquoi ? L'explique qui pourra. Mais, dès le jour où elle fut fréquentée par Fumadière, ayant fait la commande d'un vêtement, elle le voulut taillé à la dernière mode et coquettelement.

M^e Céleste ménageait bien certainement une surprise à son futur, et il ne lui manquait plus sans doute que l'occasion. Cette occasion ne se fit pas attendre.

Le Carnaval était là. Une invitation au bal lui fut adressée ; elle qui, jusqu'ici, avait l'habitude de refuser de pareilles politesses, accepta cette fois avec empressement, et parla de l'invitation à son futur.

— Je vous préviens, monsieur Fumadière, que je compte sur vous pour beaucoup danser.

— Ah ! mon Dieu ! pensa Fumadière, la belle figure que nous allons faire à nous deux, j'en ai d'avance la chair de poule !

Le jour du bal arriva enfin. Fumadière, de mauvaise humeur, passa un habit noir, se cravata de blanc, fit les frais de cheveux d'emprunt dont il ornâ son chef. Il avait l'idée de s'en-nuyer plus que de raison.... Mais quel ne fut pas son étonnement quand il se trouva en face de sa future transformée par une toilette qui lui allait à ravir ! On eût dit que son visage lui-même s'était métamorphosé. Et quelle taille ! quelles épaules ! quelle grâce ! Quant au corsage et à son contenu, j'insiste sur ce dernier point, cela seul eût suffi à mettre toutes les têtes des danseurs à l'envers. On pense ce qu'il dut en être de Fumadière. Son faux toupet démenageait ; impossible de le retenir sur sa tête en ébullition, ce n'était pas trop de ses deux mains. C'étaient surtout les beautés que renfermait le corsage qui excitaient le plus l'admiration du trop prosaïque Fumadière.

Le lendemain, on jasa beaucoup dans Périgueux sur les révélations de M^e Céleste. Les jeunes gens étaient tous pour elle ; mais les danseuses, avec la même unanimité, dissimulaient mal leur dépit ; elles disaient ironiquement, mêlant Fumadière à leurs propos, que ne possédant pas un sou, notre héros devait se trouver heureux d'épouser une personne ayant de si grosses raisons de plaisir ; sans doute, maintenant qu'il en avait pu juger de visu, et peut-être même de tactu, ajoutaient les plus malignes, les raisons sur lesquelles M^e Céleste

L'ENTR'ACTE PÉRIGOURDIN.

appuyait ses prétentions d'être aimée pour elle-même, devaient l'avoir suffisamment convaincu.

Tous les propos furent rapportés à notre héroïne ; elle ne s'en étonna pas, elle s'y attendait. Mais ce qui avait trait à Fumadière lui fut sensible. Elle n'avait pas songé jusqu'alors à faire, au sujet du manque de fortune de son futur, les réflexions dont la malveillance ne se privait pas, et Fumadière ne gagna rien dans son esprit, malgré sa fraîche conversion ; elle ne le lui cacha point. Depuis ce jour, elle le rabrouait, elle lui reprochait ses dédaigns d'autrefois, la bougie éteinte, ses regards la fuyant toujours, ses lunettes de verres fumés ; elle le menaça même d'une rupture....

Quand cette menace fut proférée, Fumadière, qui venait de se découvrir des rivaux, fut atterrée. Il se plaignit, elle ne l'écouta pas ; il bouda, cessa ses visites, les reprit, accumula les maladresses, multiplia les folies, et finalement se condamna lui-même à ne plus oser se présenter devant sa future, tombant, par suite, dans une mélancolie noire qui prit bientôt les proportions du désespoir....

Un matin M^e Céleste vit entrer chez elle une de ses voisines qui s'écria :

— Ah ! mademoiselle, quel malheur ! M. Fumadière vient de se brûler la cervelle !

— Que dites-vous là ! fit la vieille fille terrifiée.

La nouvelle était à peu près vraie. Quelques mots écrits de la main du suicidé vinrent donner des éclaircissements ; en voici la substance :

« Mademoiselle, j'aurai cessé de vivre quand vous recevrez ce billet. L'idée que je ne peux réaliser le voeu le plus cher à mon cœur m'a fait prendre la vie en dégoût. Peut-être croirez-vous enfin que je vous ai aimée pour vous-même, puisque je meurs parce que je ne peux pas autrement vous le prouver. Adieu pour toujours !... FUMADIÈRE. »

— S'il meurt, oui, on croira qu'il m'aime, se dit la vieille fille, mais s'il se sauve ?....

Toutefois, elle était plus touchée qu'elle ne voulait le paraître.

Quelques jours se passèrent. Lorsque Fumadière, qui n'était que légèrement blessé, apprit qu'elle s'était informée de son état, il se dit qu'il fallait profiter de cette bonne disposition et lui donner de ses nouvelles. Il prit donc une plume et se mit à l'œuvre. Il demandait, dans sa lettre, qu'elle voulût bien lui pardonner. Ce qu'elle fit, mais elle y mettait une condition.

« Avant de prendre une détermination, disait sa réponse, je tiens à vous voir, ayant appris que votre blessure vous rend méconnaissable.... Mon mari, non-seulement m'aimera pour moi-même, mais il ne sera pas laid, ajoutait-elle. Je connais trop les désagréments de la laideur, et j'en ai trop souffert pour vouloir en souffrir encore, sinon pour moi, du moins pour celui qui doit partager mon sort. »

Cette condition mit la puce à l'oreille de Fumadière. Notre héros, quand il s'était tiré un coup de pistolet, avait eu en vue non de se tuer, pas si bête, mais de s'effleurer la peau : ce devait être suffisant pour toucher le cœur de M^e Céleste. Mais le coup, dirigé vers la bouche, avait emporté les moustaches et déchiré la lèvre supérieure. Le chirurgien avait opéré la suture ; toutefois, le point qu'il avait donné était loin d'agrémenter la figure de Fumadière. Le jour où il put se regarder dans une glace, Fumadière fut consterné. Qu'il voulût parler ou se taire, rire ou rester sérieux, le jeu des muscles de la face lui imposait de telles grimaces, et il se trouvait si comique dans sa laideur, qu'il ne pouvait se retenir de rire à ses propres dépens.

Quinze jours s'écoulèrent, la blessure se cicatrisait, mais Fumadière n'embellissait pas, c'était désespérant. Il attendit encore pour se présenter à M^e Céleste ; mais il avait beau attendre, le mieux n'arrivait pas. En désespoir de cause, il résolut de se rendre à tout hasard chez celle qu'il aimait. Il n'avait pas mis le pied dans la chambre qu'elle s'écriait :

— Ah ! mon Dieu ! quelle figure, mon pauvre monsieur Fumadière ; avec votre bouche en bec de flûte, vous êtes plus laid que moi....

— Vous croyez, mademoiselle !... s'écria Fumadière avec une franchise plus sincère que ga- lante.

— J'en suis sûre.... vous allez voir. (Elle le prit par la main et le conduisit devant une glace.) Eh bien ! vous le disais-je ? vous voilà convaincu, je suis presque belle à côté de vous. Je ne puis vous regarder sans rire, et franchement il ne m'est pas possible de devenir votre femme, car vous êtes venu pour renouveler votre demande de ma main, avouez-le ?

— Oui, mademoiselle, fit l'infortuné d'un air piteux, en détournant le visage pour échapper au regard moqueur de sa belle, qui semblait heureuse maintenant de pouvoir lui rire au nez, simple affaire de revanche.

Malgré cet accueil, Fumadière continua ses visites. Il se faisait humble, il supportait avec une patience d'ange les quolibets de M^e Céleste, il fit si bien qu'il finit par la désarmer et qu'un jour, de guerre lasse, elle laissa tomber ces mots, accueillis avec bonheur :

— Tenez, je vous accorde ce que vous me demandez. Devenez mon mari, puisque c'est votre désir.... Mais vous l'avais-je dit, continua-t-elle, que celui qui m'épouserait, m'aimerait pour moi-même ?

— Oui, mademoiselle, et jamais vous n'avez dit plus vrai : vous êtes aimée pour vous-même, car ce qui a conquis mon amour, vous le possédez bien en propre, ce don du ciel vous est bien personnel ! — Il ajouta tout bas, dans sa barbe :

— Je crois bien ! il n'y a pas le moindre brin de coton....

Jean de LA LIMOGÉANNE.

Le Gérant, SPA.

Périgueux, imp. LAPORTE (anc. Dupont et C^o).

DIRECTEUR M. G. DONCHET. THÉATRE-CONCERT CHEF D'ORCHESTRE M. DOUCE.

GRAND CAFÉ DE PARIS (Jardin d'Été)

OUVERTURE DE LA SAISON

TABLEAU DE LA TROUPE :

★ M^{lle} NANCY

Chanteuse excentrique (en représentation).

★ M^{lle} ELFEN PASCAL

Genre Amiati (en représentation).

M^{lle} MARIE CAZE

Tyrolienne.

M^{lle} GAILLARD

Romancière.

M^{lle} DE JEUNE

Chanteuse créole.

M^{lle} BLISKA

Chanteuse de genre.

M. DONCHET

Directeur-Administrateur.

M. DOUCE

Chef d'Orchestre.

★ M. DOMÉJAN ★

Comique, genre Ouvrard.

M. MANCEL

dit l'Homme-Truc (en représentation).

M. BERNERON

Comique musical excentrique.

ORCHESTRE DE QUINZE MUSICIENS.

Tous les Dimanches et Fêtes, MATINÉES à prix réduits. — Tous les Mercredis, SOIRÉES DE FAMILLE.

Tous les jours, Répétition de midi à une heure.

AVIS. — L'Administration se réserve le droit de modifier le programme, s'il y a lieu, sans réclamation de la part du public.

PRIX DES PLACES. — Premières, 1 fr. ; Secondes, 50 cent.

ABONNEMENTS. — Pour répondre à la demande de nombreux habitués, la direction met, dès aujourd'hui, à la disposition du public, des Cartes d'abonnement aux prix suivants :

Pour la saison (4 mois) : Premières, 60 fr. ; secondes, 40 fr. — Pour un mois : Premières, 18 fr. ; secondes, 10 fr.

Ces Cartes sont personnelles et donnent droit d'entrée aussi bien aux Concerts du soir qu'aux Matinées du dimanche. On peut se les procurer au Grand-Café de Paris, tous les jours, de 10 heures du matin à 11 heures du soir.

Les jours de pluie, le public sera mis à couvert : les abonnés n'ont ainsi à redouter aucune soirée de relâche.

CONSOMMATIONS DE CHOIX. — GLACES & SORBETS.